



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS,

PRÉCÉDÉS DE SON HISTOIRE,

PENDANT LES ANNÉES 1823 ET 1824.

~~~~~  
TOME TROISIÈME.  
~~~~~

PARIS,

AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE,

Rue des Saints-Pères, n° 46, en face la rue Taranne,

ET CHEZ DESBEAUSSEAUX, LIBRAIRE, QUAI MALAQUAI, n° 15.

~~~~~  
1825.

---

# ÉLOGE DE BROUSSONNET,

PREMIER FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS;

PAR M. ARSENNE THIÉBAUT-DE-BERNEAUD,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL (1).

---

Vous m'avez chargé, Messieurs, de vous parler en ce jour solennel du premier fondateur de votre illustre Société; je dois m'acquitter de ce devoir pieux, imposé à mon cœur par votre reconnaissance, mais je ne dois point vous dissimuler mes craintes. Déjà le premier zoologiste de notre siècle, M. CUVIER, a rendu à BROUSSONNET, au sein de l'Institut (2), les hommages de la grande famille des lettrés; un autre de vos confrères, M. DE CANDOLLE, a fait retentir sur sa tombe les accens douloureux de la célèbre université de Montpellier (3); que dire après ces hommes éloquens? comment payer dignement à celui qui vous a donné la vie un nouveau tribut d'admiration et de gratitude? Cependant je dois remplir vos intentions. Heureux, si je trouve encore sur les pas des deux grands talens qui m'ont devancé, quelques fleurs à glaner pour en orner son buste! heu-

---

(1) Prononcé dans la séance publique du 28 décembre 1821.

(2) Lu le 4 janvier 1808 à l'Institut, et imprimé dans le volume de 1807 des *Mémoires de la classe des sciences physiques*.

(3) Lu le 4 janvier 1809, et imprimé dans la même année à Montpellier, in-4<sup>o</sup>.

reux, si, en vous le montrant tel qu'il fut, je puis faire passer dans vos âmes les sentimens dont la mienne est pénétrée, si je rappelle à ceux d'entre vous qui le connurent le savant qui s'est immolé lui-même à la cause de l'humanité! plus heureux encore si j'arrive à faire aimer, à tous ceux qui m'écoutent, ces vertus simples auxquelles l'orgueil des hommes n'érige point de trophées, mais qui ont des autels dans tous les cœurs!

PIERRE-MARIE-AUGUSTE BROUSSONNET naquit à Montpellier le 28 février 1761. Fils d'un professeur de médecine estimé, il fut, pour ainsi dire, initié dès son berceau dans cet art si difficile, et qui, pour avoir quelque certitude, exige une foule de connaissances aussi profondes que variées. Au commerce des écrivains de la docte antiquité qui ornent l'esprit, il se plut à marier l'histoire naturelle, si utile dans toutes les circonstances de la vie; il aimait à former des collections de plantes, d'insectes, d'animaux; GOUAN lui révéla les charmes de la botanique, tandis que son père dirigeait ses études médicales. Plus le champ de l'observation lui parut vaste, plus il fit d'efforts pour l'exploiter dans tous les sens. L'art d'observer a besoin d'auxiliaires, lorsqu'il veut fixer des objets fugitifs, offrir un repos utile à la mémoire, et en même temps la tenir sans cesse en haleine : BROUSSONNET le reconnut de bonne heure, aussi apprit-il la philosophie des langues mortes qui sont la clef des sciences, et voulut-il savoir le dessin, posséder le talent de manier le burin avec habileté, la musique, et jusqu'à l'art du tourneur. Il doubla de la sorte son existence par la facilité avec

laquelle il réussissait dans toutes ses entreprises et par la pénétration qu'il y apportait.

A peine âgé de dix-huit ans, il fut en état de faire son entrée dans le monde savant, et de prendre le bonnet doctoral. Il choisit pour sujet de sa thèse le mécanisme de la respiration (1), et sut lui donner un tel caractère d'importance, qu'elle est encore aujourd'hui regardée comme un excellent morceau d'anatomie et de physiologie comparée (2). C'est ainsi que le génie s'annonce et qu'il acquiert des droits particuliers à des distinctions honorables. Le premier pas fait par BROUSSONNET dans la noble carrière de l'étude marquait ceux qu'il devait faire par la suite. A travers les fleurs d'une sage érudition et les brillans éclairs d'un esprit heureusement né l'on entrevit les germes de plusieurs découvertes; l'on reconnut l'exactitude d'un observateur profond, d'un scrutateur appelé à pénétrer dans le secret des merveilleuses combinaisons des êtres organisés. L'université de Montpellier, jalouse de posséder toujours un sujet aussi distingué, et de fixer invariablement dans son sein un talent qui s'annonçait sous des auspices aussi favorables, ne craignit point de demander pour lui la survivance de la chaire qu'occupait depuis long-temps son père, alors accablé d'infirmités.

Des obstacles rendus insurmontables par l'intrigue,

(1) *Kariæ positiones circa respirationem*; Monspelli, 1778, in-4°.

(2) Elle fut imprimée dans plusieurs recueils de thèses choisies, particulièrement dans l'ouvrage de LUDWIG intitulé : *Dilectus opusc. ad historiam natural. spectant.* Lipsiæ, 1796, tom. I, pag. 118 et suiv.

qui obstrue sans cesse toutes les voies de la justice, ne permirent point que ce premier hommage offert au vrai mérite pût se réaliser. La place fut refusée. On pouvait craindre que ce contre-temps ne révoltât le cœur de BROUSSONNET et ne le détournât de la carrière qu'il devait parcourir avec gloire. Sa grande âme en décida tout autrement, et, profitant du voyage qu'il fit à Paris dans cette occurrence, il s'ouvrit une route nouvelle. Placé sur ce grand théâtre des passions et des talens, il vit d'un œil calme se dérouler devant lui, d'une part, toutes les séductions qui menacent, qui circonviennent la jeunesse étourdie; de l'autre, les ressources en tous genres que la moderne Athènes offre à ceux qui veulent utilement employer leur temps, perfectionner leurs connaissances et en grossir le précieux trésor. Son choix fut bientôt fait. L'histoire naturelle lui donne accès auprès des hommes qui honoraient le plus le siècle et la patrie; l'histoire naturelle fixe pour toujours ses goûts et ses études.

Depuis trente ans BUFFON occupait le trône de la science; il avait par l'harmonie de son style pompeux, par la force de son éloquence entraînant, su fournir aux yeux de nouvelles facultés pour mieux voir la nature; tandis que des sommets glacés du pôle nord une voix non moins pressante révélait les lois de l'ordre, montrait la chaîne immense qui lie tous les corps au grand tout, et complétait l'heureuse révolution préparée par TOURNEFORT, et opérée par les brillantes hypothèses, par la plume gracieuse et sentimentale du naturaliste de Montbar. Les botanistes se rangèrent les premiers sous l'égide de LINNÉ, et furent demander aux régions

les plus lointainés toutes les plantes qui devaient remplir les cadres devinés par son génie. ROMÉ DE L'ISLE faisait faire à la minéralogie un premier pas, et ouvrait la route que BERGMAN et HAUY devaient élargir, devaient rendre lumineuse. La zoologie seule négligeait la recherche d'une méthode fondée sur les propriétés des êtres dont elle s'occupe, et suivait les divisions introduites par ARISTOTE, lorsque BROUSSONNET osa le premier, en 1780, transporter dans cette science le système de nomenclature de LINNÉ, la précision des caractères distinctifs et l'art de décrire que ce grand homme avait révévés aux véritables observateurs.

Cette entreprise hardie, quoique soutenue par DAUBENTON, qui cachait les nobles qualités de son cœur et les ressources de son esprit dans le rôle modeste de simple descripteur d'anatomie, suscita des ennemis à BROUSSONNET, qui le forcèrent à passer en Angleterre. Là, il eut le courage d'exécuter ce que l'enthousiasme venait de lui faire entreprendre, et il publia presque en même temps deux ouvrages remarquables, l'un dans lequel il donna, dans le style linnéen, l'histoire de dix poissons de la mer océanique, dont cinq étaient absolument inconnus (1); l'autre sur l'opidie barbue, que PLINÉ a très-bien décrite, et qui est recherchée pour sa chair grasse, blanche, fort agréable au goût (2).

(1) La première partie parut à Londres en 1782, in-fol., sous le titre de : *Ichthyologia decas prima*. Elle est accompagnée de dix planches dessinées par BROUSSONNET lui-même, et dédiée à JOSEPH BANCKS, qui fut son ami le plus constant et le plus dévoué.

(2) Ce mémoire est imprimé dans le vol. des *Philosophical Transactions*, pour l'année 1781.

A ce nouveau gage de sa perspicacité BROUSSONNET dut l'honneur de prendre place, à vingt-deux ans, parmi les membres de l'Académie des sciences de Londres (1), et de s'asseoir auprès de LINNÉ fils, de BANCKS, de SPARMANN, de SIBTHORP, de FORSTER, et autres savans qui jouissaient d'une réputation européenne.

Dès lors, son porte-feuille s'enrichit chaque jour de recherches curieuses sur les squales (2), sur cet autre poisson que l'on appelle *loup marin* (3), sur le voilier de la mer des Indes (4), et sur le silure trembleur des rivières de l'Afrique, qui possède, comme la torpille, la singulière propriété de recéler une espèce de batterie électrique qu'il décharge pour sa défense (5). Il fit aussi des découvertes importantes sur les vaisseaux

(1) En 1782.

(2) *Mémoire sur les différentes espèces de chiens de mer*, inséré dans le vol. de l'Académie des sciences de Paris, année 1780, p. 641 à 680, et dans le Journal de physique, tom. XXVI, pag. 51 et 120. BROUSSONNET y décrit 27 espèces de squales, et montre comment LINNÉ, en les plaçant dans la classe des amphibies, a été induit en erreur par le docteur GARDEN, lequel avait trouvé dans l'orbis epineux des organes si considérables qu'il les prit pour des poumons.

(3) *Observations sur le loup marin* (anarrichas lupus), inséré dans le vol. de 1785 de la même Académie, pag. 161 à 169, avec fig.

(4) *Mémoire sur le voilier* (Pichtyophore de LACÉPÈDE), espèce de poisson peu connue, qui se trouve dans la mer des Indes, inséré dans le vol. de 1786 de la même Académie, pag. 450, avec fig.

(5) *Mémoire sur le trembleur*, espèce peu connue de poisson électrique, inséré dans le vol. de 1782 de la même Académie, pag. 692, avec fig., et dans le Journal de physique, tom. XXVII, pag. 139.

spermatiques des poissons (1), sur le mécanisme de leur respiration (2), sur la faculté régénératrice de leurs nageoires (3), sur la présence des écailles dans les individus de cette classe qu'on croirait en être dépourvus (4), enfin sur les dents en général et sur les organes qui en tiennent lieu (5).

Après trois années de séjour en Angleterre, BROUSSONNET revint à Paris pour offrir à sa patrie le fruit de ses travaux. Il y fut reçu avec autant d'empressement qu'on avait mis de passion à l'en éloigner. Les lauriers qu'il avait recueillis chez l'étranger, les richesses en tous genres qu'il rapportait, autant, peut-être même plus encore ses manières douces et prévenantes, et cette précieuse modestie qui prêtait un nouveau charme à son caractère aimable, lui firent

(1) *Observations sur les vaisseaux spermatiques des poissons épineux*, insérées dans le vol. pour 1785 de la même Académie, p. 170.

(2) *Mémoire pour servir à l'histoire de la respiration des poissons*, inséré dans le vol. pour 1785 de la même Académie, pag. 174, et dans le Journal de physique, tom. XXXI, pag. 289. La plupart des faits cités et des idées développées dans ce mémoire se trouvent dans sa thèse doctorale.

(3) *Observations sur la régénération de quelques parties du corps des poissons*, insérées dans le vol. de 1786 de la même Académie, pag. 684, et dans le Journal de physique, tom. XXXV, pag. 62.

(4) Ce mémoire, lu à l'Académie des sciences le 28 mai 1785, est imprimé dans le Journal de physique, tom. XXXI, pag. 12.

(5) *Considérations sur les dents en général et sur les organes qui en tiennent lieu*, insérées dans le vol. pour 1787 de la même Acad., pag. 550. Ce mémoire, dans lequel BROUSSONNET établit une comparaison entre les dents de l'homme et celles des quadrupèdes, devait être suivi d'autres sur les dents de tous les animaux; ils n'ont jamais paru.

trouver partout des amis, et un zélé protecteur dans celui-là même dont sa doctrine contrariait le plus les idées, dans l'auteur des *Epoques de la nature*. On vit alors BROUSSONNET successivement appelé au Collège de France (1), à l'Ecole vétérinaire d'Alfort (2), et à l'Académie des sciences (3).

Une marche aussi rapide aux premières dignités littéraires dut flatter son amour-propre, mais elle n'eut point le pouvoir de l'étourdir, et quoique le monde savant eût déjà la conscience que ce brillant triomphe était bien mérité, il voulut le justifier, ou, comme il le disait lui-même, se le faire pardonner. Il fit paraître les différens mémoires qu'il avait en porte-feuille; il décrivit d'une manière originale une tribu d'êtres dangereux long-temps étrangers à la France, et qui, depuis quelques années, pullulent dans toutes nos villes (4); et en faisant le premier bien connaître cette espèce extraordinaire de sainfoin du Bengale que les

(1) En 1783, comme adjoint à DAUBENTON, qui professait l'anatomie.

(2) En janvier 1784, comme professeur de botanique et d'économie rurale. Cette chaire fut supprimée en 1788, puis rétablie, et supprimée de nouveau.

(3) Le 1<sup>er</sup> juin 1785; ses concurrens étaient M. PINEL, aujourd'hui membre de l'Institut, et M. le docteur CHAMBON.

(4) En 1784, cet ouvrage parut en latin sous le titre de : *Specimen monachologiae methodo linneano tabulis æreis tribus illustratum*, et en français sous celui de : *Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines décrits à la manière de Linné*; 1 vol. in-8° de xxxj et 53 pag., plus trois planches gravées. On l'attribua successivement au baron DE BORN et à HERMANN, de Strasbourg.

botanistes nomment *Hedysarum gyrans* (1); à cause de l'oscillation régulière et perpétuelle de ses folioles latérales, il montra les rapports et les différences qui existent entre les mouvemens des plantes et ceux des animaux (2), et donna une explication ingénieuse, quoique peut-être hasardée, de la contraction des feuilles de la dionée et du rossolis (3).

Ennemi de la précipitation qui enfante les erreurs et de la crédulité qui les éternise, il se préparait, par des expériences suivies, à de nouvelles conquêtes dans le vaste domaine de l'histoire naturelle, surtout en physiologie; il étudiait les fonctions vitales dans les plantes et dans les animaux, et il espérait de lumineux résultats de la comparaison qu'il en faisait; il allait mettre une dernière main à une *Philosophie ichthyologique* (4), œuvre immense que, avant lui, le jeune ARTÉDI avait conçue, et qu'une mort prématurée ne lui permit point de terminer; il allait publier un ouvrage intéressant sur la grande tribu des animaux (5), lors-

(1) Cette plante a été découverte aux environs de Dacca, au Bengale, par mylady MONSON, et par elle apportée en Europe en 1777.

(2) *Essai de comparaison entre les mouvemens des animaux et ceux des plantes, et description d'une espèce de sainfoin dont les feuilles sont dans un mouvement continu*, inséré dans le vol. pour 1784 de l'Académie des sciences de Paris, pag. 609, avec fig.

(3) Il pense que la piqure de l'insecte donne issue à un fluide qui tenait d'abord les feuilles étendues.

(4) BROUSSONNET présenta le plan de cet ouvrage à l'Académie des sciences le 23 février 1785. Sa méthode est à peu de chose près la même que celle de LINNÉ. Le nombre des espèces décrites s'élevait à 1200, tandis que le naturaliste d'Upsal n'en décrit que 460. Cet ouvrage demeuré manuscrit est perdu pour la science.

(5) *Histoire abrégée des animaux*, écrite en 1788, et demeurée

qu'il fut chargé de réorganiser la Société d'agriculture de Paris, et d'en diriger les utiles travaux comme son secrétaire perpétuel.

Enlevé de ce moment à une carrière où il était entré d'une manière si remarquable, BROUSSONNET se consacra tout entier à l'agriculture et aux recherches utiles à l'économie rurale. Sentinelle placée entre les savans qui travaillent à étendre et perfectionner les connaissances humaines, et le laboureur qui force la terre à répondre aux premiers besoins de la société, il prépara par son zèle et son activité les progrès actuels de l'art agricole, en l'arrachant aux mains de l'aveugle routine, en inculquant dans toutes les têtes les idées d'amélioration qu'il avait puisées à toutes les sources, en faisant adopter les procédés nouveaux légitimés par l'expérience. On le vit alors porter des récompenses solennelles sous le chaume et aux fermiers les plus recommandables; on le vit décider, par toutes les voies de l'enthousiasme et de la persuasion, les propriétaires ruraux à diriger eux-mêmes leurs cultures, et à améliorer le sort des habitans de la campagne, que la vanité des esclaves entassés dans les villes accablait d'impôts et de mépris. En un mot, persuadé que la première, que l'unique force des Etats est dans le bon usage de la terre, il s'occupa nuit et jour des nombreux perfectionnemens que pouvait recevoir l'agriculture, tout ce qui devait le plus sûrement hâter sa

---

incédite; elle devait être accompagnée de planches in-4°; quarante-neuf étaient gravées. Ignore en quelles mains les planches de cuivre sont tombées.

prospérité, et dans la joie de son cœur il fit le sacrifice de sa propre gloire aux intérêts de la patrie (1):

On doit à BROUSSONNET la pensée grande et utile de ces *Comices agricoles* qui, rappelant les plus beaux jours de l'antiquité, opérèrent des prodiges dans les cantons où ils tinrent leurs séances. On lui doit les heureux essais qui furent faits dans l'île de Corse pour la culture du thé; l'acquisition d'une espèce de lapins monstrueuse par sa grosseur; d'une race nouvelle de pourceaux dont la chair est plus délicate que dans la race commune; et de ces chèvres d'Angora que l'on vit prospérer durant plusieurs années sur la chaîne du Léberon, montagne assez élevée et formant un des pieds de nos Alpes. C'est encore à lui qu'il faut attribuer l'acclimatation définitive du mouton mérinos en France (2), et l'introduction dans nos jardins du noyer

(1) Lisez son *Année rurale*, ou Calendrier à l'usage des cultivateurs; Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12; la *Feuille du Cultivateur*, Paris, 1788 et années suiv., 9 vol. in-4°; et les instructions familières qu'il publia sur la culture des turneps ou gros navets, 1785; sur les moyens de suppléer à la disette des fourrages, 1785; sur les feuilles d'arbres employées comme fourrage, 1785; sur le parcage des bêtes à laine, 1785; sur le maïs, 1785 et 1786; sur les prairies artificielles, 1786; sur la betterave, 1788; sur les récoltes ravagées par la grêle, 1788, etc., qui furent souvent réimprimées sans nom d'auteur, et parfois avec une ou deux signatures étrangères à BROUSSONNET.

(2) On avait contesté à l'Espagne la propriété indigène du mouton mérinos, et on attribuait aux Maures, et même aux Anglais, son introduction dans cette péninsule; cependant on peut inférer d'un passage de COLUMELLE (*de Re rustica*, lib. VII, cap. 11, p. 606 de l'édition in-4° de GESNER) qu'il y a plus de deux mille ans que le mérinos y existe, et qu'il y fut le produit de croisemens successifs. Le mouton mérinos est en France depuis fort long-temps; au commen-

du Japon (le *Ginkgo biloba*) et du mûrier à papier originaire de la Chine, dont, avant lui, on ne connaissait chez nous que l'individu mâle (1). Il aida PARMENTIER à nous révéler les nombreuses propriétés de la pomme-de-terre (2). Dans l'exemple des montagnards des Cévennes et de l'Apennin, il apprit aux pays pauvres le parti que l'on peut tirer du genêt d'Espagne (3). Il paya un tribut d'hommage à la mémoire de RICHER DE BELLEVAL, qui créa deux fois le jardin botanique de Montpellier (4), et rendit à OLIVIER DE SERRES la découverte de travailler l'écorce du mûrier

---

cement du XVIII<sup>e</sup> siècle, CHOMEL parlait déjà d'individus que l'on trouvait dans plusieurs endroits de notre patrie. (*Dict. économique* tom. I, p. 133 de l'édit. in-fol. de Lyon, 1709.) En 1752, DE PERCEVAL en 1766, DE TRUDAINE; en 1777, DAUBENTON en firent venir quelques têtes; les conseils de BROUSSONNET décidèrent, en 1790, plusieurs propriétaires à en importer un plus grand nombre. L'expédition de GILBERT, qui a péri victime de la parcimonie du gouvernement et de l'abandon de ceux-là mêmes qui se disaient ses amis l'a tellement multiplié, qu'aujourd'hui cette conquête est assurée à la France.

(1) Cette plante forme un genre particulier dans la famille des urticées, d'après les observations de M. DESFONTAINES et de L'HÉRITIER. Ce dernier lui a donné le nom de *Broussonnetia*.

(2) PARMENTIER lui rend cet hommage dans son *Traité sur la culture et les usages des pommes-de-terre*, Paris, 1789, in-8<sup>o</sup>.

(3) *Observations sur la culture et les usages économiques du genêt d'Espagne*; trim. d'automne 1785, des Mém. de la Soc. d'agr. de Paris, pag. 127 et suiv.

(4) *Opuscules de P. Richer de Belleval, premier professeur de botanique et d'anatomie à Montpellier, auxquels on a joint un traité d'Olivier de Serres sur la manière de travailler l'écorce du mûrier blanc*. Nouvelle édition, par BROUSSONNET; Paris, 1785, in-8<sup>o</sup>. Cette édition n'a été tirée qu'à petit nombre.

blanc que d'autres voulaient s'attribuer (1). Il fit plus encore, il ouvrit à ses frais un concours pour le meilleur éloge de ce patriarche de l'agriculture nationale (2), et prépara les élémens d'une nouvelle édition de ses œuvres (3). Heureux du bien qu'il produisait ainsi, BROUSSONNET semblait répandre autour de lui une atmosphère de ce même bonheur qu'il procurait aux autres. Il s'attirait de toutes parts les bénédictions de la reconnaissance que commandaient des services réels, et il fixait l'amitié de tous ceux qui l'approchaient par les soins affectueux qu'il donnait à leur gloire. Il rapportait tout ce qu'il méditait, tout ce qu'il faisait, à la Société d'agriculture; aussi acquit-elle bientôt une considération générale qui déterminâ le gouvernement à en faire un centre d'où l'influence s'étendrait à tout le sol français.

Le 16 avril 1788 BUFFON cessa de vivre, emportant avec lui la certitude qu'il avait été l'homme de son siècle, et qu'il serait celui de la postérité. BROUSSONNET fut chargé de lui rendre un juste et brillant hommage, au nom de cette même Société d'agricul-

(1) *La seconde richesse du mûrier blanc, qui se trouve en son écorce pour faire des toiles de toutes sortes, non moins utiles que la soie, provenant de la feuille d'iceluy. Échantillon de la seconde édition du Théâtre d'agriculture d'OLIVIER DE SERRES.* Paris, 1603, petit in-8°. C'est le 16<sup>e</sup> chapitre du 5<sup>e</sup> lieu de cet ouvrage.

(2) Le prix fut décerné par la Société des sciences de Montpellier, le 29 avril 1790, à DORTHÈS. On en trouve un extrait dans le 1<sup>er</sup> vol. du *Théâtre d'agriculture*, pag. lx à lxiij, édit. in-4° de 1804.

(3) Il devait donner cette édition avec LEFÈVRE et DUBOIS. (Voy. le compte rendu de la Société d'agr. de Paris, an VII.)

ture dont il fréquentait habituellement les assemblées, et où il prenait plaisir à se livrer à la science des cultivateurs, qui ne veut ni enthousiasme ni systèmes. Dans cet éloge (1), ainsi que dans ceux de GERBIER (2), de TURGOT (3), et de SCHUBART (4), il montra une grande flexibilité de talent et une profonde connaissance du cœur humain, de ce livre dont l'erreur remplit tant de pages et dont quelques lignes sont à peine consacrées à la vérité.

Ce fut après la mort de l'historien de la nature, dont il respectait les écarts, que BROUSSONNET conçut l'heureuse idée de réunir en famille les partisans des doctrines linnéennes, tous ceux qui regardaient, avec le philosophe d'Upsal, la méthode comme un fil secourable qui seul peut empêcher de se perdre dans l'immense labyrinthe que le naturaliste veut parcourir. « Buffon, leur dit-il, doué d'un esprit vif et pénétrant, » d'une imagination vaste et féconde, étale à nos yeux » les richesses de la nature, qui s'est fait voir à lui » dans toute sa beauté; LINNÉ, rempli d'un génie non » moins vaste, non moins ardent, mais qu'il soumit à » l'observation, pour ne pas s'égarer avec lui, nous

(1) *Eloge de Buffon*, inséré dans le trimestre d'automne 1788 des Mémoires de la Soc. d'agr. de Paris, pag. 80 à 106.

(2) *Eloge de Gerbier*, même vol., pag. 72 et suiv.

(3) *Eloge de Turgot*, trim. d'automne 1789 des mêmes Mémoires, pag. 44 à 64.

(4) *Eloge de Schubart, cultivateur de la Saxe*, trim. d'automne 1788, pag. 106 à 117. C'est ce cultivateur qui reçut le surnom de *Kleefeld* (champ de trèfle), en mémoire du genre de culture qu'il avait fait connaître et adopter dans diverses parties de l'Allemagne.

» montre la nature dans toute sa vérité. L'un paraît ne  
 » porter ses regards sur cette riche confusion des cho-  
 » ses, que pour les peindre dans cette confusion même,  
 » et jeter de la variété sur le grand spectacle de la na-  
 » ture : l'autre ne voit, dans ce mélange des êtres,  
 » qu'un désordre apparent qu'il faut faire disparaître,  
 » pour faciliter et rendre plus utiles les connaissances  
 » naturelles. Cédons par moment à l'imagination, ajou-  
 » tait-il, elle répand quelques fleurs sur le chemin des  
 » sciences, mais ne nous écartons point de la mé-  
 » thode; c'est la voie de la vérité, l'ignorance n'a pas  
 » de plus cruel ennemi. »

Ces nobles accens furent compris; la gloire du naturaliste suédois brille d'un nouvel éclat, la Société Linnéenne prend naissance, et tous les amis de l'histoire naturelle votent une fête champêtre le jour anniversaire du génie dont ils s'honorent d'être les disciples. Deux années de suite eut lieu la grande solennité (1), mais bientôt les troubles politiques suspendirent des réunions essentiellement paisibles, et le monument de la reconnaissance, érigé dans le sein d'une antique forêt (2), tomba sous la hache du vandalisme. Vainement on voulut le relever depuis (3); il fallut se borner à un simple et modeste cyppe dans le jardin des plantes, au pied du cèdre du Liban, sur lequel, peu de temps après, de jeunes fanatiques portèrent une main sacrilège. Tout fut détruit, le nom

---

(1) Le 24 mai 1788 et le 24 mai 1789.

(2) Celle de Saint-Germain-en-Laye.

(3) Le 23 août 1790.

seul de LINNÉ survécut. Vous avez, Messieurs, réédifié le temple, vous avez rétabli la fête solennelle instituée par votre illustre fondateur; ni l'un ni l'autre ne redoutent plus les coups de la destruction; l'anarchie ne viendra plus étendre son voile funèbre sur les bienfaits de la liberté, sur les monumens de la science; elle ne triomphera plus, quelles que soient les vues secrètes de certains factieux toujours prêts à tout usurper, à tout empoisonner, quelles que soient les pensées homicides de l'étranger jaloux de notre gloire et de notre repos.

Encore une fois BROUSSONNET se voit entraîné hors de la route première de ses études, et, comme malgré lui, il est lancé dans le tourbillon des affaires publiques (1). Pénétré de cette vérité, trop souvent méconnue aux temps des troubles, que le philanthrope doit profiter du crédit dont il jouit, de l'autorité que lui donnent ses talens et ses vertus, pour opposer aux usurpations du crime les efforts de la probité, le calme d'une conscience pure et l'empire de la justice, sans laquelle il ne peut y avoir de vraie garantie sociale, il accepta tour à tour les devoirs d'électeur, qu'il sut remplir avec impartialité; les fonctions municipales, durant lesquelles il assura, conserva et défendit les intérêts et les droits de ses concitoyens, et l'honorable mission de législateur. Ami des hommes, idolâtre de son pays, il n'épousa aucun parti. Il voulait sincère-

---

(1) Il terminait alors une traduction de *l'Histoire des découvertes et des voyages dans le Nord*, par J.-R. FORSTER, Paris, 1788, 2 vol. in-8°, avec trois cartes.

ment le triomphe des lumières; le bonheur de ses semblables remplissait seul son âme généreuse. Incapable de feindre ou de ramper; incapable, selon l'expression de MONTAIGNE, d'*hypothéquer sa conscience*, il s'éloigna, du moment que la cause ou l'objet des discordes, sans cesse renaissantes, n'avait pour but que de détourner de la route où l'on voulait se lancer. Il se retira dans une campagne isolée; mais il n'y goûta plus ce doux repos, ces paisibles jouissances que donne l'étude : il eut beau publier des vues intéressantes pour lier les sciences avec l'agriculture, en donnant une direction plus utile au Muséum d'histoire naturelle de Paris (1); il eut beau prêcher d'exemple et tenter de ramener les esprits égarés vers les idées saines et utiles, vingt fois son zèle faillit lui être funeste; vingt fois il fut menacé de perdre la vie et prêt à suivre d'illustres victimes sur les échafauds dressés par ces mêmes monstres que nous avons vus plus tard, sous un autre masque, dévaster nos campagnes, incendier nos propriétés. BROUSSONNET parvint à s'évader. Il ne fuit point la patrie, mais seulement le glaive assassin suspendu sur sa tête, et du haut des Pyrénées, qu'il traverse sous prétexte d'herboriser, il porte sur la France un regard attendri, lui fait un pénible adieu, et, le cœur ulcéré, maudit les factions qui s'entrè-

---

(1) *Vues sur le Jardin des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle. — Réflexions sur les avantages qui résulteraient de la réunion de la Société d'agriculture, de l'École vétérinaire et de trois chaires du Collège de France au Jardin des plantes.* Brochure sans date, in-8°. — Ces vues furent en partie réalisées quelques années après.

déchirent et boivent à longs traits le sang de l'innocence.

Après avoir essuyé toutes les sortes de privations , après avoir couru mille dangers, BROUSSONNET arriva, vers la fin de juin 1793, à Madrid, sans argent, presque sans souliers et sans habits. Deux botanistes célèbres, ORTEGA et CAVANILLES, l'accueillirent avec cordialité, et lui promettaient d'heureuses journées, lorsque la calomnie et sa hideuse compagne, la persécution, vinrent s'attacher à ses pas. Éloigné de Madrid, on le relégu d'abord dans l'État de Valence, puis à Xérès, ensuite à Cadix, d'où il s'échappa pour se rendre à Lisbonne, près de notre savant confrère M. CORREA DE SERRA, qu'il fut forcé de quitter presque aussitôt. Il erra pendant plusieurs mois dans les campagnes fertiles de l'Algarve et de l'Andalousie : partout il rencontra des ennemis. Semblables à ces végétaux délétères que l'on trouve dans les jardins à côté des plantes alimentaires, ils le suivent en tous lieux pour lui montrer que le crime et la vertu sont toujours en présence. Fatigué d'une vie aussi triste, il se décide enfin à braver la mer et les pirates qui la couvrent de leurs voiles homicides, il franchit le détroit, et la sûreté personnelle qu'il ne peut obtenir sous le roi d'Espagne, il va la chercher et la trouve sous l'empereur de Maroc.

Pendant le séjour qu'il fit sur la côte d'Afrique, BROUSSONNET éprouva de nouveau le bonheur dans les excursions botaniques et dans l'étude des arts industriels dont il espérait pouvoir un jour découvrir les secrets à sa patrie. Il visita Mogodor et ses mines d'or et d'argent, Fez aux trois villes, et Tétuan, où se

préparent les plus beaux maroquins (1); il voit Tanger, Alcassar, Salé, dont les environs lui présentent l'arbre qui fournit la résine de sandaraque (2) et l'argan aux fruits donnant une huile bonne à tous les usages (3), etc. Partout il fait d'abondantes récoltes, partout il réunit des observations précieuses (4), qu'il adresse à ses amis, qu'il envoie à l'Institut (5).

Il revint un instant en France en 1798. Ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'il toucha le sol sacré de la patrie, qu'il entra dans cette ville de Montpellier où il avait reçu le jour, et où se trouvaient réunis son épouse et sa fille et un frère qu'il ne cessa d'aimer. Bientôt après, la dure nécessité l'obligea de partir pour les Canaries, où il allait remplir les fonctions de consul de France.

Le voyage ne fut pas heureux, mais, une fois arrivé

(1) *Mémoire sur la manière de préparer les marocains (sic) à Fez et à Tétuan*, inséré tom. V, pag. 81 à 88, de la Classe des sciences phys. de l'Institut national.

(2) C'est le *Thuya articulata* de WAHL.

(3) Le *Syderoxylon spinosum* de LINNÉ, l'*Elæodendron argan* de SCHOUSBOE. Une description exacte de cette plante a été adressée à l'Institut, en 1802, par BROUSSONNET; elle n'a point été publiée, du moins sous le nom de son auteur.

(4) CAVANILLES a publié, de BROUSSONNET, un mémoire fort détaillé contenant la description des plantes qu'il recueillit à Mogodor et dans le pays de Maroc. Il existe encore de lui un *Florilegium canariense* et une *Flore économique des Canaries* contenant 1600 plantes; l'un et l'autre de ces deux ouvrages sont demeurés inédits.

(5) Malheureusement elles sont perdues pour la science; elles n'ont point été publiées.

‘dans ces îles autrefois appelées Fortunées, il reprit ses habitudes d’exploration. Dans l’île de Lancerote, peuplée de chameaux, il fit plusieurs remarques intéressantes sur l’emploi des végétaux herbacés qui seuls abondent sur ce sol volcanique; dans celle de Fuesta-Ventura, il étudia l’espèce de ficoïde que les jardiniers connaissent sous le nom de *glaciale* (1), et dont les graines pulvérisées et cuites servaient à la nourriture des premiers habitans. Dans les Salvages, il introduisit la culture de cette plante, et arracha de la sorte deux petites îles désertes à la stérilité; au pied du Ténériffe, il explora cette montagne célèbre, découvrit quatre espèces de lauriers qui y vivent en forêts, et conçut à l’instant l’idée d’une distribution géographique des êtres organisés, dans laquelle il ferait connaître la répartition des espèces sur le globe (2). Hélas! le bonheur que BROUSSONNET goûtait alors ne dura pas.

Depuis quatre ans ce savant vivait, en compagnie de sa femme et de sa fille, dans l’antique patrie des Guanches, quand tout-à-coup la mélancolie s’empare

(1) Le *Mesembryanthemum cristallinum* L. Les Espagnols la désignent sous les noms de *Barilla moradera* et de *Yerva de vidrio*.

(2) On ne peut contester cette grande pensée à BROUSSONNET; le savant qui l’appliqua le premier à la botanique, M. DE HUMBOLDT, avoue qu’il lui en doit l’idée et les premiers matériaux.

Depuis, on s’est emparé de ce système ingénieux pour étudier tous les êtres. Déjà on y a soumis les poissons, les insectes, les animaux vertébrés; mais, il faut le dire, ces premiers travaux ne sont encore que de faibles ébauches; le temps seul, et des recherches plus nombreuses, faites avec plus d’attention, fourniront d’amples matériaux pour remplir entièrement par la suite le but que BROUSSONNET voulait atteindre.

de son esprit, désenchante tout à ses yeux, et le porte à se regarder, ainsi qu'il le disait lui-même, comme *un malheureux exilé, végétant tristement sur un roc volcanisé où tout inspire l'affliction*. Sa santé s'altère, et, pour échapper au désespoir, il part, touche l'Angleterre, traverse Paris, où il laisse quelques articles rares de ses riches collections, et arrive à Montpellier, où ses amis, où d'anciens confrères, se pressent autour de lui.

Une partie de ses chagrins est effacée comme par enchantement, et du haut de la chaire de botanique, il dicte à une jeunesse avide de savoir, les élémens de la science des fleurs; il lui apprend à suivre les maximes de LINNÉ : mais il ne retrouva plus cette gaieté charmante qui donnait tant d'attraits à ses entretiens, à ses relations. Cependant, quoiqu'il éprouvât souvent d'affreuses palpitations, quoiqu'il fût souvent surpris à verser des larmes pleines d'amertume, il oubliait parfois le présent et le passé, en cultivant les graines qu'il rapporta de ses voyages, en disposant le jardin botanique à la tête duquel on l'avait placé (1); il paraissait même reprendre avec plaisir ses anciens travaux sur le règne animal.

Mais la perte d'une épouse, perte toujours affreuse pour un cœur aimant et vertueux; mais de vives inquiétudes pour la vie de sa fille chérie, et une chute faite dans une herborisation aux Pyrénées, le rendirent plus péniblement encore à ses funestes penchans mélanco-

---

(1) Il en publia le catalogue en 1805, sous le titre de : *Elenchus plantarum horti Monspeliensi*, in-8°.

liques. Dès lors , sa brillante imagination s'éteignit pour faire place aux objets les plus lugubres, aux pensées les plus déchirantes. Ses malheurs réveillèrent le souvenir de ses malheurs passés : il vit dépérir ses organes et ses facultés ; sa mémoire prodigieuse se perdit , ses mouvemens s'oblitérèrent ; hors le sentiment, il avait presque généralement tout perdu ; il aurait même succombé à une apoplexie sans les prompts secours que lui prodigua son digne frère. Après ce premier accident il revint à lui , reprit ses mouvemens et l'usage de ses sens , mais il lui fut désormais impossible de prononcer et même d'écrire les noms propres et les substantifs, soit en français ou en latin, soit en espagnol ou en anglais. Les épithètes, les adjectifs se présentaient en foule, et il s'en servait pour désigner les personnes ou les choses dont il voulait parler. Cependant son état s'améliorait peu à peu, quand un coup de soleil vint mettre fin à ce qui lui restait encore d'existence morale. Cette première mort fut suivie de six longues journées d'une léthargie convulsive, après laquelle il descendit au tombeau, le 27 juillet 1807.

Ainsi périt à la fleur de son âge le fondateur de la Société Linnéenne ; ainsi périt l'homme juste, le savant infatigable que tous vous avez, Messieurs, pris pour modèle. Sa mort fut un long jour de deuil pour sa famille, pour ses amis, pour ses disciples, pour ses confrères ; elle fut très-sensible à l'illustre école qu'il éclairait par ses vastes connaissances, qu'il soutenait par son zèle et le vif intérêt qu'il prenait à sa gloire ; elle le fut également pour la patrie, qui perdait en lui un citoyen utile et l'un de ses plus solides appuis.